

# Théâtre du Soleil

GIORA FEIDMAN

Né en 1936, à Buenos Aires d'une famille d'immigrés juifs venue de Bessarabie (région située à l'ouest d'Odessa, entre l'Ukraine et la frontière avec la Roumanie et la Hongrie), Giora Feidman descend d'une longue tradition de Klezmorin (pluriel de Klezmer). Toute son enfance est imprégnée de ce patrimoine sonore créé et mûri durant les presque mille ans de la migration juive à travers les pays d'Europe de l'Est: la musique yiddish. Le petit garçon apprend à jouer de la clarinette en accompagnant son père quand celui-ci joue aux fêtes des mariages de la communauté juive. Les troupes de Klezmer faisaient fonction de vrais maîtres de plaisir. Et très vite, Giora Feidman les accompagne.

Mais son père, contrairement à la tradition selon laquelle "klezmer" est synonyme d'amateur, lui fait donner parallèlement une formation classique au Conservatoire de Buenos Aires, d'ou il tient sa capacité de parler avec son instrument: son professeur lui fait commenter, chaque jour, à la clarinette, les dernières informations, les feuillets ou la publicité d'un journal quotidien!

A l'âge de 18 ans, donc, l'héritier de quatre générations de klezmer ne débute point par un "nigun" mais par "La Tosca" de Puccini dans l'Orchestre Philharmonique du Teatro Colon à Buenos Aires.

Trois ans plus tard, l'Orchestre Philharmonique d'Israël invite le jeune Argentin à Tel Aviv pour devenir son plus jeune soliste.

Sans connaître un seul mot d'hébreu, il rentre ainsi dans le pays que sa famille considérait comme le sien depuis toujours. Il y reste pendant 20 ans et part à la recherche du "langage du fond de l'âme" qui, pour lui, est le vrai synonyme du mot "klezmer".

Vers la fin des années 70, Feidman quitte le monde renfermé des concerts dits classiques et rejoint le chemin du klezmer. Si la "Jewish Soul", définition courante du klezmer aux Etats-Unis, a pu être sauvée de l'oubli dans lequel elle était tombée, et devenir une source musicale multi-culturelle, c'est grâce à la clarinette chantante de Giora Feidman, nommé parfois le "Roi du Klezmer".

Son répertoire s'inspire aussi bien d'une chanson bulgare que de la Rhapsodie in Blue de Georges Gershwin, du New Rag de Scott Joplin que d'une prière de la liturgie juive, du tango argentin que de l'Ave Maria de Schubert.

Il joue " le klezmer " en Europe, en Amérique du Sud, au Japon, en Australie, à Moscou, à Vilna, Londres et New York.

"Nous sommes tous nés chanteurs. Il y a une énergie qui cherche à se libérer de sa prison qui est le corps. C'est pour cela que je chante. Même si je prends un instrument dans mes mains, je continue d'être un chanteur qui chante à travers son instrument: un klezmer. " J'utilise la clarinette pour transmettre aux autres ma voix intérieure. Klezmer n'est pas un style défini. C'est à la fois le dialogue avec son créateur et le fleuve universel de la communication grâce auquel les émotions d'un être humain parviennent à son prochain".

Feidman explique: "Un nigun est plus qu'une mélodie, c'est véritablement un moyen universel de communication. C'est le langage de l'âme. Dans le judaïsme, un rabbin ne demandera jamais à un klezmer de jouer un nigun, il lui demandera de dire un nigun. Dire une mélodie c'est dire la vérité".

Klezmer : vient de deux mots hébreux "sewerl" (zemer), le chant et "keli" (kli), récipient, ustensile. Ensemble, ils font "keli-mismor", soit klezmer, signifiant : instruments du chant désignant à la fois les instruments, les musiciens et la musique elle même. Ce terme fut appliqué aux musiciens, dont le premier fut le Roi David, le Psalmiste, qui jouaient pour les fêtes des communautés juives dispersées à travers le monde.